

Babel cocasse. Le cas Fouad Laroui

Babel cocasse ? J'ai réfléchi longtemps avant de trouver ce titre. Pourquoi Babel ? A première vue on dirait que les romans de Laroui ne se fondent pas sur la diversité des langues mais sur une 'francophonie' inévitable et incontournable. La vie, les études en ont décidé ainsi, et après tout, une langue n'est qu'un instrument, le but c'est l'expression avec force et beauté d'un imaginaire maghrébin dans sa complexité et son authenticité. Or, c'est justement ici, dans cette 'francophonie' brillante et magnétique, que se trouve une faille, une 'dissidence', un quelque chose qui fait que l'auteur, aussi bien que le lecteur ou les personnages doivent chercher cette voix unique et en paix avec les sons, les phonèmes et le monde. Réussiront-ils à la trouver ? Non, parce que cette écriture avec sa remarquable *maestria* dans le jeu des rapprochements culturels, dans le cache-cache littéraire, met en scène des acteurs qui se servent du français comme outil pour débrouiller le désordre de l'inextricable labyrinthe qu'est la vie – avec son affectivité, ses adhésions irrationnelles, ses psychodrames –, la société, le Maroc. Que peut-il naître de cette faille ? Une « Babel » paradoxale ? Ironique ? Cocasse ? Oui, c'est bien ça.

Dans tous ses romans Laroui met en scène deux sortes de personnages : les uns modernes, logiques, sincères, naïfs, tout pétris de culture française, hantés par une sorte de double appartenance culturelle, destinés à être un peu étrangers partout, surtout chez eux, au Maroc, toujours en porte à faux avec le comportement et la langue du Marocain moyen ; les autres, autochtones purs et durs, eux aussi logiques, modernes, sincères, naïfs mais à leur manière. Ces derniers sont incapables, pour un tas de raisons, non seulement de comprendre et de parler couramment le français mais aussi d'avoir une vision européenne du monde ; ils s'expriment avec une langue, des gestes et des réactions que les premiers ne peuvent comprendre que par bribes.

Ces décalages spéculaires, la tension (qui n'est jamais conflictuelle, mais doublement vocationnelle) entre maroquinité et universalité, et tous les clins d'œil méta-linguistiques permettent à l'auteur non seulement de 'traverser' plusieurs miroirs, mais aussi d'expérimenter les engrenages de la langue tout en montant petit à petit, sous le regard amusé du lecteur, une très belle machine romanesque qui en souligne, entre autres, les absurdités. En effet, dans toute écriture qui se place sous l'égide de la francophonie, il y a des moments où la francophonie elle-même subit les effets d'un imperceptible écart. C'est dans une coquille vide, alors, que résonne ce principe. Coquille que vient soudain illuminer l'injonction à écrire autrement, à épouser cet écart. Laroui s'amuse furtivement avec mots arabes, citations latines ou phrases anglaises pour recoller, combiner, croiser de façon ludique non seulement les différentes parties de lui-même¹, mais aussi une réalité multiple dont aucune

¹ Fouad Laroui, né à Oujda en 1958, a fréquenté les écoles françaises au Maroc, il a ensuite continué ses études universitaires à Paris. Economiste, chercheur en Angleterre, il est actuellement professeur d'Economie et Sciences de l'Environnement à l'Université d'Amsterdam.

approche ne saurait, à elle seule, rendre compte. Ce n'est pas sans raison qu'il interpelle si volontiers, explicitement ou implicitement, Vladimir Nabokov, collectionneur de mots, de langues et de papillons magnifiques.

Toutes ces citations permettent au narrateur de décrire la société marocaine avec un humour qui franchit aisément les frontières, car il repose sur l'allusion, sur un sens de culture partagée par excès ou par défaut, sur des valeurs que l'on bouscule/bascule. Elles lui permettent aussi de suggérer la relativité du choix de la langue française comme outil non seulement d'expression littéraire mais de démasquement des hypocrisies.

Une paisible descente au fond du langage

Pour Laroui, le métier d'écrire est une aventure dans des terres inexplorées. Pour séduire, il n'use d'autres charmes que ceux du style et de la langue qu'il utilise comme une lorgnette dans laquelle il regarde par les deux bouts, à sa fantaisie.

Tout en étant consciente que souvent l'oeuvre du critique littéraire consiste, en révélant les clés et les revirements qui alimentent l'intrigue, à gâcher en bonne partie le plaisir des lecteurs, je vais citer quelques passages brillants d'intelligence, de drôlerie et de désinvolture littéraire extraits de son premier roman *Les Dents du topographe*². Le texte s'ouvre sur la tentative de coup d'Etat qui avait ébranlé le Maroc en 1971. Une atmosphère étrange et surréelle domine la ville, le narrateur³ rentre à la maison avec son père Kader :

Je pris soudain conscience de l'absence des colporteurs, des cireurs de chaussures et des marchands à la sauvette qui, d'ordinaire, se livraient à un savant jeu de cache-cache avec les policiers. D'ailleurs, chose encore plus étrange, ces derniers eux-mêmes avaient disparu.

Kader eut bientôt l'explication de ce mystère. Dès qu'il eut ouvert la porte, mon frère cadet courut vers lui en agitant un petit poste de radio et en criant quelque chose en arabe. Moi, élève studieux de la Mission Universitaire et Culturelle Française, je n'avais que mépris pour l'arabe, cette langue des rues, à laquelle collait un parfum de misère. Le français me suffisait. Je ne compris donc rien à ce que mon frère hurlait.

– Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je. [...]

² Paris, Julliard, 1996. Toutes nos citations se réfèrent à l'édition marocaine, Casablanca, Eddif, 1997.

³ Ce roman est à la première personne. Dans une étude précédente qui portait sur l'identité j'expliquais qu'il est inutile de se poser le problème de l'autobiographie, de chercher à savoir dans quelle mesure ces romans sont autobiographiques, bon nombre l'ont déjà fait, mais qui n'a jamais rêvé d'être un autre ? Comme cela, par jeu, comme un joker dans un jeu de cartes. Qui n'a jamais caressé l'idée d'échapper à soi-même pour pouvoir s'observer de l'extérieur et observer de l'extérieur son propre monde ? Laroui n'écrit pas une autobiographie, mais il s'invente des identités, non pour se dissimuler mais parce qu'il lui est impossible de se penser unique. Derrière cent masques ou à travers de variations infinies, un écrivain écrit toujours, avec de nombreuses variantes, le même livre : celui de ses désirs, de ses obsessions ou de ses remords, qu'il réécrit sans cesse parce qu'il n'est jamais en paix avec lui-même. Les existences des personnages sont toutes décentrées, instables. Cette subversion qui constitue la notion d'unicité du moi narrateur n'est pas seulement un thème, c'est elle qui rend l'oeuvre possible. Cf. Rosalia Bivona « Quando l'identità maghrebina è come un cubo di Rubik », in Diana Martinez Raposo, Rosalia Vella (textes rassemblés et présentés par) *Etudes de littérature française, belge et comparée offertes au Professeur Jean-Paul de Nola à l'occasion de sa retraite*, Castelvetro, Angelo Mazzotta, 2004, pp. 85 - 99.

– Ce sont les militaires, c’est l’armée, c’est un coup d’Etat ! me cria mon frère, en français ; il était au comble de l’excitation.⁴

Certes, la situation est grave et elle l’est d’autant plus que le personnage ne comprend pas ce qui se passe autour de lui. Le rire qu’il provoque est donc accidentel, décalé, incongru, implosif. Il déferle en bouffées, à contre-pied, à contretemps. Babel et sa cocasserie, tout en jouant sur plusieurs claviers à la fois, ajoutent leurs propres complications à la complexité du réel et n’arrêtent pas d’interroger les différents personnages sur eux-mêmes, les autres, l’ordre du monde. Si ce texte se lit comme une fiction, c’est que l’auteur sait mettre en relief la dimension romanesque du réel : après tout, la vie n’est qu’une plaisanterie (parfois agréable, parfois détestable) et il convient de la considérer comme elle le souhaite ou le mérite. Laroui vit ludiquement sa vie et sa création littéraire où chaque personnage, à sa manière, tout en nous racontant ce qu’il voit, pratique l’autodérision ou l’ironie sur soi. En effet, le coup d’état, bien qu’historique, est secondaire, on ne vivra ni mieux ni pire qu’auparavant ; il faut simplement se procurer une bonne provision de farine, de thé, de sucre et d’huile aussi, en cas de fermeture des boutiques pendant plusieurs jours. Ou peut-être n’est-ce pas la peine : il se peut que l’armée distribue tout cela ‘gratis’. Voilà le fond de contradiction des choses, mais que faire, puisque le personnage ne comprend pas le message, rigoureusement en arabe classique, diffusé à la radio ?

Une voix grave s’éleva dans le silence et déclama dans un arabe très pur un texte, que j’allais retrouver des années plus tard, traduit en français, dans un exemplaire jauni de *l’Observateur*. Sur le moment, je n’y compris goutte, naturellement :

Au peuple opprimé... Les glorieuses forces armées de la nation se sont résolues à prendre le pouvoir, au terme d’une longue réflexion sur la situation catastrophique qui prévaut dans notre pays. Nous oeuvrerons dans l’intérêt de tous pour le maintien de la démocratie et du progrès social, à une époque où ces valeurs sont bradées au profit de la tyrannie et des exploités du peuple. Nous oeuvrerons pour l’élévation rapide du niveau de vie du peuple, devant lequel nous serons responsables. Notre politique étrangère sera celle que commandent la raison et le cœur, à savoir une stricte indépendance et le respect de l’indépendance d’autrui, une participation positive et féconde à l’élaboration et à la protection de toutes les chartes et conventions qui visent à l’instauration de la paix universelle et du bien-être de l’humanité.

Pouvais-je savoir à l’époque que ces mots avaient un tout autre sens que celui du dictionnaire ? Ces mots venus d’ailleurs signifiaient très exactement :

Au peuple opprimé (et qui le restera !) ... Quelques traîneurs de sabre ont imaginé de prendre le pouvoir, au terme d’une réflexion, nocturne et imbibée d’alcool, sur les possibilités de devenir calife à la place du calife et de s’en tirer vivant. Nous oeuvrerons dans l’intérêt de quelques-uns pour le maintien des choses telles qu’elles sont et l’édification de superbes villas. Nous oeuvrerons pour l’élévation rapide de notre niveau de vie ; que les autres se débrouillent ! Notre politique étrangère sera celle que commanderont la CIA ou le

⁴ *Les Dents du topographe*, cit., pp. 8-9.

Quai d'Orsay. Nous respecterons mollement toutes les chartes et conventions. On nous pardonnera bien quelques petites guerres juteuses pour un gendre ou un beau-frère marchand de canons.

La musique reprit. Mon frère cadet restait silencieux, l'air dubitatif, n'ayant pas compris grand chose. Le père semblait lui aussi se demander à quoi rimait cette grandiloquence. Les autres, impressionnés, regardaient le poste de radio, comme s'il devait en sortir des prodiges.

- Qu'est-ce qu'il a dit ? demandai-je.

- Des mots, des mots ... dit Kader, qui m'en traduisit la substance. Ce... ce *discours* - il n'employait qu'avec réticence les mots de la langue classique qui n'ont pas d'équivalent dans le dialecte quotidien - il a bien fallu que quelqu'un l'écrive. C'est un homme, un homme seul qui l'a écrit. Peut-être est-il sincère... Peut-être a-t-il de bonnes intentions... Mais ce sont des dizaines d'hommes qui ont pris le pouvoir. Tu comprends... Qu'est-ce que ça peut leur faire, tous ces mots ? Ce ne sont que des mots.⁵

Oui, c'est bien vrai, mais quel décalage soulignent-ils avec la réalité ? L'écart n'est que dans les mots⁶, et pourtant ils grossissent les rapports entre les hommes et les événements : comment ne pas voir derrière toute action de prise de pouvoir ou toute guerre déclarée, avec de beaux discours qui invoquent la démocratie et la liberté, les trafics de canons qui vont rapporter gros aux 'copains' et aux 'copains des copains' ? Noam Chomsky (pour ne citer qu'un des noms les plus prestigieux) l'a bien démontré aussi bien dans ses ouvrages⁷ que dans un film-interview-documentaire que l'on peut encore voir dans les salles parisiennes⁸.

Ce ne sont que des mots, et pourtant on ne peut discuter, être cyniques, hypocrites, émouvants ou sincères qu'avec eux, et s'ils prennent les sentiers sinueux de la cocasserie c'est pour mieux cerner la vérité. Le spectacle auquel le lecteur assiste est celui d'un personnage 'séparé' que les mots requièrent plus fortement que les choses. Il se sent coupé de la compréhension simple et paisible où se vautrent les autres, qui nagent dans le langage sans s'interroger à chaque phrase sur les sens et les contresens de la réalité.

Cocasse en son début, amère en sa fin, *Les dents du topographe* n'est pas un véritable roman, mais plutôt un recueil de récits où tout est lié à tout. Chaque événement s'explique alors par une chaîne de causalités qui s'écartent si peu de la réalité et de la vie, tout en les colorant d'une verve ironique, d'une émotion contenue qu'il est possible pour le lecteur de le renverser, le faire tourner comme une des

⁵ Ibidem, pp. 10-12.

⁶ Cf. La nouvelle « Le maboul (sur rendez-vous) » qui se termine ainsi : « Entre le rêve et la réalité... C'est des mots, tout ça. Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment, en face ?

- La Sorbonne.

- Tu y suis des cours ?

- Oui.

- Eh bien, me dit Tijani en se levant, va voir tes professeurs et demande-leur s'il y a des mots entre les mots. Des mots qui ne sont ni l'un ni l'autre. Alors tu pourras comprendre.

Et il s'en alla, d'une démarche assurée, sain et serein, bien ancré dans le plancher des vaches. » *Le Maboul*, Paris, Juillard, 2001, pp. 11 – 12.

⁷ Nous nous limitons aux ouvrages suivants : *Idéologie et pouvoir*, Bruxelles, EPO, 1991 ; *De la guerre comme politique étrangère des Etats-Unis*, Marseille, Agone, 2001 ; *Le pouvoir mis à nu Texte*, Montréal, Ecosociété, 2002.

⁸ *Chomsky, les médias et les illusions nécessaires* (Manufacturing Consent), 1988, documentaire réalisé par Mark Achbar, Peter Wintonick, et Francis Miquet.

facettes du cube de Rubik ⁹. Le fil rouge responsable, en bonne partie, des situations cocasses, est, sans aucun doute, la langue française : elle dissimule les drames et permet à Laroui de traduire dans la forme même de ses romans sa conception du trouble du réel. C'est une langue rédhibitoire, qui mène une double vie, une officielle, culturelle (*la Mission Universitaire et Culturelle Française* dont il est toujours question parce que c'est là que ses personnages, aux traits plus ou moins autobiographiques, ont étudié et c'est donc la source officielle de tous les *quiproquos* linguistiques) ; et l'autre méconnue, complexe qui fait son miel de l'aliénation identitaire et de l'étrangeté langagières. Ces deux aspects, jouant à saute-mouton, parviennent à tirer de cette langue les situations les plus farfelues.

Le manifeste de l'écrivain francophone maghrébin

Un exemple bien 'parlant' – c'est le cas de le dire – est sûrement le chapitre six où le personnage raconte comment et pourquoi il a été renvoyé du Lycée français de Casablanca. Tout avait commencé l'année précédente, quand il avait été présenté au Concours Général. Il fallait commenter un poème de Paul Eluard, et voilà que cette libre coulée surréaliste qui ne prend jamais forme de discours et qui, chemin faisant, se révèle riche en fulgurances, lui offre le prétexte pour esquisser, dans un soliloque plein d'humour et de simplicité, son 'manifeste de l'écrivain francophone maghrébin'.

J'ai appris à parler et à écrire une langue qui n'est pas la mienne, qui est celle de gens que je ne connais pas. Universalité de la langue française. Certes...

Ces questions que je m'use les yeux à lire et relire, qui m'invitent au commentaire, qui sont censées ouvrir des possibilités sans nombre, ces questions tournent court quand c'est à moi qu'elles sont posées. Comment répondre ? En quelle langue ? Celle de ma mère ou celle de la Mission Universitaire et Culturelle Française ? On me demande ce que je ressens. Mes sentiments, bruts de coffrage, il vous faudrait un interprète...

Je voudrais être concerné par ce poème que je pressens beau et nécessaire. Il y est question d'hommes qui luttent, me semble-t-il. Mais chez nous un homme torture un homme, qui a torturé hier ou le fera demain. Je ne sais pour qui il faut combattre. Certains portent casquette et d'autres non. Mais sur les champs de bataille ou dans les salles de conférences, on ne peut les distinguer et c'est alors pour eux tous qu'il faut mourir ou fuir, et parler ou se taire.

Je voudrais avoir la foi de ce poète. Mais on m'a appris le doute (votre Descartes !) et le sens du ridicule, et c'est assez pour que je refuse de me dandiner sur des rythmes prétendument sans âge et qui ne datent que d'hier. Je voudrais au moins dire cette impuissance à croire, mais le moyen, face à un tel poème ?

Je reste coi, et très raisonnable. A ma mesure, il ne se passe pas grand-chose : quelque injustice, la gifle d'un homme de l'ordre. Et pourtant j'ai, de temps à autre, des envies de hurler quand trop d'angoisse m'étreint. Alors je grille une cigarette et je vais regarder un match de football. Je n'écris pas de poème, j'en suis bien incapable. Tout comme il est clair maintenant que je suis bien incapable de dépiauter ce beau poème.

⁹ Cfr. Rosalia Bivona « Quando l'identità maghrebina è come un cubo di Rubik », cit.

*Il est huit heures du matin, une tendre journée de soleil et d'engourdissement s'annonce par les fenêtres de cette petite salle du bâtiment H du Lycée Lyautey. Je ne veux pas faire de la peine à mon professeur, qui me couve des yeux, c'est à en avoir le coeur gros de la trahir ainsi ; je vais rester assis sur cette chaise inconmode, à griffonner.*¹⁰

Il s'agit bien là d'une représentation de la langue française, donc d'une abstraction, impossible à confondre avec ce qu'il est convenu de nommer la 'réalité'. La francophonie est bouleversante : il y a d'un côté cette langue avec son imaginaire, ses écrivains, et de l'autre la 'babélisation' d'elle-même, avec d'autres imaginaires et d'autres écrivains. Le personnage écrit ce qu'il ressent, selon ses propres termes et sa propre sensibilité, mais cette perception n'est-elle pas transposable à bien d'autres élèves, de toutes époques, qu'ils soient maghrébins, francophones, français voire élèves du secondaire confrontés à la dissertation littéraire ? Rabelais, Verlaine, Diderot, Eluard, tous des inconnus ! Dans une temporalité confuse ils représentent un discours difficile à déchiffrer. Cet écart culturel dû à des anachronismes de tout genre développe un dialogue de sourds. Cette crispation sur un exercice, certes valide, formateur, mais qui apparaît aux yeux du gamin sans universalité, est symptôme des temps de Babel.

Voilà le secret de la mystérieuse alchimie par laquelle Laroui montre qu'il appartient à une autre génération, bien différente de celle de Dib, Chraïbi, Mammeri, Kateb, Memmi, Amrouche, suivis à leur tour par une autre vague à laquelle appartiennent Serhane, Mimouni, Boudjedra, Djaout, Tengour et bien d'autres encore : générations différentes, perspectives différentes, pratiques différentes, mais expression commune. Pour lui aussi le français est une langue pour accéder à l'espace de l'indicible qui a toujours hanté l'écrivain maghrébin, mais il le prend à contre-pied, tout en décrivant avec un humour renversé la difficulté d'exprimer ses rêves, ses doutes et ses colères dans la langue de la colonisation. Tous ses romans contiennent en filigrane l'évocation de cette tension obsessionnelle, vécue ainsi qu'une pérégrination de son propre destin à travers le langage. Voici donc défiler devant les yeux du lecteur une kyrielle de personnages tous en porte à faux, comme, par exemple l'ingénieur Machin (comment un auteur peut-il choisir pour son héros ce nom, comme s'il n'arrivait pas bien à se souvenir comment il s'appelle au juste), le personnage principal de *Méfiez-vous de parachutistes*¹¹.

Méfiez-vous des arabophones

Dans la scène au goût fellinien qui ouvre le roman, Bouazza, un parachutiste, atterrit – avec tout son poids et son parachute – sur la tête de l'ingénieur Machin, à peine rentré au Maroc après ses études en France. Sur cette base l'auteur compose graduellement une phénoménologie de la cocasserie, aussi bien sur un plan formel-scriptural que existentiel et identitaire. Machin est le personnage pathétique,

¹⁰ Ibidem, pp. 41-42.

¹¹ Paris, Julliard, 1999.

exclusivement francophone – qui lit *Le Monde*¹², bien semblable, sous certains traits, à l’auteur et à d’autres personnages des romans précédents¹³ –, qui incarne les ‘vraies’ valeurs du roman, c’est-à-dire la bonne foi, l’honnêteté, l’amour, il est la victime qui mérite toute la compassion du lecteur parce qu’il doit son statut à sa façon d’être irréprochable qui lui permet de ne pas se laisser impliquer par l’hypocrisie générale¹⁴. Bouazza, par contre, est le Marocain standard, incarnation même de la maroquinité, excellent cuisiner, qui ne parle, bien sûr, que l’arabe marocain. Machin lui offre son hospitalité, juste pour se rafraîchir un peu, ainsi Bouazza s’incruste chez lui pendant des mois et des mois et toute tentative de le mettre à la porte sera vaine¹⁵. Exaspéré, l’ingénieur fait le point de la situation, et il voudrait tellement lui dire...

Regarde-toi, Bouazza. Le vendredi, tu mets ta djellaba blanche et tu vas, débordant de componction, montrer ta bobine à la mosquée. Pourquoi ? Tu crois en Dieu ? Mais Dieu croit-il en toi ? Peut-il croire en quelqu’un qui va à la mosquée parce que les ornières sont déjà creusées et qu’il suffit de se laisser rouler comme un tonneau ? Quand il n’a pas plu depuis lurette, tu te joins à des processions psalmodiantes comme si Dieu pouvait être plus sensible aux supplices d’un crapaud qu’à l’hymne aux grenouilles du *Rigveda*. Quelques genuflexions et tu crois être quitte. Marionnette ! Ceux qui doutent, ceux qui pleurent, ceux qui se réveillent en sursaut la nuit, les stylites, les renonçants, voilà des croyances dangereuses et authentiques. Que fais-tu la nuit, Bouazza ? Tu ronfles ? Tout juste.

Pour parler ton langage délicat : fous le camp. Va-t’en. Mets les voiles. Montre-moi la semelle de tes chaussures. Je ne veux pas de ta fraternité baveuse.

Voilà ce que j’aurais voulu dire au parachutiste. Mais en quelle langue ? Je pense tout cela dans celle de Voltaire, mais les seuls mots de français que Bouazza comprenne sont : *penalty*, *corner*, *parking* et *striptease*. Alors j’essaie de m’expliquer dans son patois. Je cherche mes mots et je n’arrive qu’à baragouiner quelque chose comme :

- Moi pas très content. Toi t’en aller.

Ce qu’il pare d’un grand éclat de rire et d’un bisou goulu.

- Mon frère est tellement drôle. Je vais te faire un tagine poulet aux amandes.¹⁶

¹² Bouazza, justement, n’a aucune considération pour les lectures de son hôte :

“- ... Tu ne lis pas les journaux ?

- Je lis *Le Monde* chaque jour.

- C’est quoi ça ? Journal français ? Ah... Très pratique pour savoir ce qui se passe à Casablanca, au coin de ta rue. Parce que, dis-moi, qu’y a-t-il au coin de cette rue, justement ?” *Méfiez-vous des parachutistes*, op. cit., p. 65.

¹³ On rencontre l’ingénieur Machin dans la nouvelle « Une visite chez les frères Toumi » dans *Le Maboul*, op. cit., pp. 105 – 112.

¹⁴ Je me permets de renvoyer à mon article « Quand derrière un parachutiste se cache un cuisinier, ou l’analyse du personnage dans *Méfiez-vous des parachutistes* de Fouad Laroui » in *Le Maghreb littéraire. Revue canadienne des littératures maghrébines*, Editions La Source, Toronto, sous presse.

¹⁵ Machin, exaspéré, fait même appel à la police pour tenter de mettre une fin à cette cohabitation forcée et retrouver la solitude perdue ; mais la ruse ne produit pas l’effet désiré, la situation évolue inopinément en faveur du parachutiste et l’inspecteur, plutôt que lui faire vider les lieux, prend l’ingénieur de côté et, d’une voix basse, lui dit : « - Ecoutez, vous n’êtes pas dans votre tort, évidemment, c’est votre maison, mais essayez tout de même d’arranger ça avec Bouazza, que diable ! Il vous a pris sous son aile, en quelque sorte, parce qu’il a vu que vous étiez tout seul. C’est un homme au coeur grand comme son parachute, il ne demande qu’à vous être agréable. Je trouve d’ailleurs étrange, pour vous dire le fond de ma culotte, que vous osiez vous plaindre d’un type comme lui. Vous avez vécu trop longtemps à l’étranger. Il y a des gens, ils paieraient pour l’avoir à demeure. Par exemple, c’est un cuisinier hors pair : avez-vous goûté ses sardines à la *tchermoula* ? En plus, il a toujours le mot pour rire et il tient son ramadan ni plus ni moins qu’un autre. Moi, je lui donnerais ma soeur sans hésiter, si j’en avais une. Vous devriez remercier Dieu tous les matins d’être tombé sur Bouazza. – C’est lui qui m’est tombé dessus. – Vous voyez : un don du ciel ! » Ibidem, pp. 81-82.

¹⁶ Mdp pp. 76-77.

Voilà le problème : en quelle langue lui parler ? Une telle situation est, le moins que l'on puisse dire, cocasse. Bouazza et Machin : un couple, l'arabophone et le francophone, les deux faces de la même médaille, comme l'endroit et l'envers, la nuit et le jour ; le premier est rustre, envahissant, traditionaliste, plus moustachu que Staline, en cuisine il exprime le meilleur de soi-même en préparant des mets rigoureusement marocains ; le second est un homme cultivé, qui cite Nabokov, Flaubert, Breton, Rembrandt et Yourcenar, qui a étudié à Paris, habité la Cité Universitaire Internationale du boulevard Jourdan, préfère l'autocontrôle à la dispute, boit de très occidentaux Coca-cola ou Orangina, il n'a rien contre les plats pré cuisinés à réchauffer dans le micro-ondes (voilà pourquoi chez lui il n'y a même pas le sel), il ne voudrait jamais avoir à se heurter au désordre fortuit des choses, il désire calme, transparence, honnêteté et il est la victime de ce désir. Dans cette sorte d'alliance insolite le rôle de Bouazza est celui de vouloir imposer à Machin une identité stéréotypée : il a des préjugés inébranlables¹⁷, il chasse brusquement la secrétaire avec qui Machin venait de commencer un flirt et il lui propose comme future épouse sa cousine (la femme idéale : analphabète mais qui sait cuisiner un magnifique couscous et une pastille aux pigeonneaux¹⁸), il arrive transversalement à mettre fin à sa relation avec Yto parce qu'il ne la trouve pas convenable¹⁹, il lui impose la djellaba, la mosquée²⁰, certains programmes télévisés²¹, certains amis, sa

¹⁷ "Il a des idées bien arrêtées sur tout, absolument tout. Tenez, les Portugais... Bouazza méprise les Portugais, on ne sait pourquoi. Alors les Portugais sont méprisables. Il n'en a jamais vu un, ne sait à quoi ils ressemblent, ignore où se trouve le Portugal. Qu'est-ce que cela peut faire, puisqu'il connaît le fin mot de l'histoire ? J'abandonne les Portugais, malgré Pessoa, le plus grand poète du siècle, malgré Magellan et Vasco de Gama, malgré Camões. Passons à un autre problème, grave, éternel : que veut la femme ? On a écrit des bibliothèques à ce sujet. Les amoureux fervents et les savants austères ont sondé cette énigme, en vain. De grands hommes, au soir de leur vie, se sont avoués incapables d'y répondre... Que n'ont-ils consulté Bouazza ? Il le sait, lui, ce que femme veut : c'est un homme. Il consentira même à vous dresser un portrait de l'homme en question, qui lui ressemble au poil de la moustache près, c'en est hallucinant. Ibidem, p. 73."

¹⁸ "- Une salope s'est présentée ici il y a un quart d'heure, me dit-il. Maquillée comme une abat-teuse de chez Prosper, la cigarette au bec, en cheveux. Et une jupe ! On lui voyait carrément les genoux, ma parole. Je l'ai chassée vite fait, tu penses bien, cette zouffria. De la fenêtre, je lui ai versé un grand seau d'eau dessus, qu'elle n'y revienne pas.

- Mais... j'avais rendez-vous avec cette jeune femme !

- Ah bon ? Tu me décois. Ecoute, ce genre de mousmée, c'est rien pour toi. Sois patient, mon frère. Ma nièce Leïla sera bientôt nubile, on te l'a réservée. Elle sait déjà préparer le couscous et la pastilla aux pigeonneaux. Et ne t'inquiète pas : elle ne sait ni lire ni écrire. La femme idéale pour mon frère. Viens que je t'embrasse". Ibidem, pp. 71-72.

¹⁹ "Bouazza s'aperçoit, naturellement, de ce qui se passe. Et tout aussi naturellement, il faut qu'il ait une opinion là-dessus. Il pourrait ne rien voir, ou, ayant vu, faire semblant, ou encore décider que ça ne le regarde pas. Il pourrait donc ne pas avoir d'avis sur la question. Mais non. Un soir, il me tire par la manche.

- C'est *haram*, prononce-t-il de la voix de basse qu'il affecte lorsqu'il parle théologie.

Quoi, cette brute veut se mêler de la seule chose qui égaye ma vie, le triangle Yto, le chat et moi, ce film muet où passe un peu d'amour ? Il va m'assener du *haram* et du *hallal*, du licite et de l'illicite, sous mon propre toit ? Je mugis, féroce :

- Et ta sale gueule, elle est *hallal* ?" Ibidem, p. 160

²⁰ "- Sur le chemin de la gare, alors que je pensais encore aux quelques jours bénis que j'ai vécus chez toi, mon frère, dans ce bel appartement de Casablanca, je suis passé devant l'échoppe d'un tailleur. Et soudain je me suis souvenu que tu ne possèdes pas la moindre djellaba. J'ai vérifié, tu sais. Que des costumes à l'européenne dans ta penderie. Tsss... tsss... Suppose que tu ailles à la mosquée (à propos, maintenant que j'y pense, on ne t'y voit pas souvent ?) ; ou, mieux encore, suppose (là, il se mit à murmurer, effrayé lui-même par son audace) suppose que le Grand Patron en personne (clignement complice de l'oeil) t'invite en son palais de Marrakech, à l'occasion d'une cérémonie ou d'une fête. Et tu n'as pas de jellaba. Catastrophe ! Tu y vas comment ? En sari ? (A propos, qu'est-ce que c'est que ces soixante-dix-sept saris dans l'armoire du fond ?) Non ! Impossible de t'abandonner sans djellaba, surtout après tout ce que tu as fait pour moi. (il réprime un sanglot.) Nous deux, maintenant, c'est à la vie, à la mort. Mon frère ! J'ai déjà onze frères, mais ça ne fait rien. Le coeur est vaste. Il faut que je t'embrasse." Ibidem, p. 69.

parenté²², bref tout ce qui fait partie d'une normalité sémantiquement saturée aussi bien du point de vue individuel que collectif.

Une telle situation oblige à quelques précisions : tout d'abord le contrat implicite entre l'auteur et le lecteur insiste allégrement sur le fait que la communication est un acte complexe qui baigne dans l'ambigu et l'équivoque inhérents au langage. L'ambiguïté est d'autant plus grande que le contexte d'utilisation du français veut que celui-ci soit incompréhensible et la cocasserie est une arme fort efficace pour réussir dans cette entreprise. Pourquoi notre ingénieur Machin, qui est bel et bien Marocain, ne parle-t-il pas sa langue maternelle ?

- Aurais-tu compris, Bouazza, que je n'ai pas de langue maternelle, que c'est une blessure béante et que c'est peut-être cela qui m'empêche de me fondre dans la chaude unanimité bouazzique, dans le rassemblement des corps d'où rien n'émerge ? Ça m'a coûté, mais j'arrive désormais à le formuler, ce malaise. Je ne savais pas. Certaines situations... Enfant, je me sentais vilain petit canard. On me canardait, de cailloux et de projectiles divers, dans la rue. On m'appelait le Français... Essaie d'être populaire à Fquih Ben Salah ou à Kasbah Tadla, avec un tel surnom...

Je n'ai que des secondes langues.

Une nuit, je fus attaqué à Casablanca, du côté de la gare, par un homme armé d'un couteau qui s'empara de ma sacoche et détala. Je le poursuivis en hurlant : «Au voleur ! Au voleur !» Il coupa à travers un marché finissant ou commençant, je ne sais plus. Des ouvriers étaient occupés à charger ou à décharger des cargaisons... «Au voleur ! Au voleur !» Ils me regardaient, stupéfaits. Quoi ? Qu'est-ce ? Finalement je récupérai ma sacoche que le voleur, à bout de souffle, me jeta au visage avant de se fondre dans la nuit. Ayant enfin compris de quoi il retournait, les ouvriers (c'était peut-être toi en vingt exemplaires) me firent asseoir et m'offrirent du thé. «Ecoute, me dirent-ils, la prochaine fois, crie quelque chose d'autre car *oufouleur ! oufouleur !*, non ça, on ne connaît pas.» Pourquoi n'avais-je pas hurlé en marocain ? Parce que, je le découvrais à l'instant, tremblant et en nage, ce n'était pas ma langue maternelle.

Pourquoi n'avais-je pas hurlé en marocain ? Parce que, je le découvrais à l'instant, tremblant et en nage, ce n'était pas ma langue maternelle.

C'est quoi, la langue maternelle ? La langue de la mère, tout simplement ? Si c'est le cas, ce devrait être le marocain. Le seul problème, toutefois, est que le marocain n'existe pas. Ce que ma mère et quelques millions d'âmes parlaient dans ma jeunesse était une ratatouille de mots arabes, berbères, français, plus quelques mots d'espagnol et des *ad hoc* pour faire nombre. Linguistes et nationalistes me mouchent : ignorantissime ! C'est bien d'une langue qu'il s'agit ! Bien, réponds-je, mais même alors... Même cette «langue», la tienne, Bouazza, je ne la parlais pas car je fréquentais une école primaire française puis le lycée Lyautey de Casablanca. J'y étais interne, l'isolement était parfait. Hors le lycée j'étais un étranger dans ce maudit Casablanca, énorme, illimité, poussiéreux, et que de fois battu comme plâtre par ceux qui savent la langue. Reste chez toi. A la maison, je lisais les classiques français. La comtesse de Ségur, Hugo, Balzac, etc. Peu d'échanges avec ma mère, et toujours concernant le boire (de l'eau) et le manger.

Encerclée par sept enfants qui ne parlaient que le français, ma mère n'eut d'autre choix que d'en apprendre elle-même les rudiments. Elle finit même par lire des romans. Plus précisément, elle lut un roman, toujours le même, en plusieurs tomes. Il s'agissait de *Jalna* d'un certain, d'une certaine,

²¹ «Allongé sur ce sofa qui est désormais plus le sien que le mien, Bouazza regarde un film à la télévision. Il saura bientôt si ledit film est ontologiquement bon ou mauvais, ou tout juste moyen. L'idée que ce ne soit là que son avis, son impression, son point de vue, ne l'effleure même pas. Si je prétends que la chose est un navet alors qu'il a découvert, lui, qu'il s'agit d'un chef d'oeuvre, il en déduit que je plaisante. Pas chien, il rit.» Ibidem, p. 73.

²² «- Tu es un philosophe, mon frère. Quant à moi, je ne fais pas de politique.

(C'était la première fois que Bouazza me traitait de *frère*. J'aurais dû réagir et le jeter avec perte et fracas dans l'escalier. Je ne le fis pas. J'allais le regretter amèrement.)". Ibidem, p. 66.

d'une à vrai dire très incertaine Mazo De La Roche. Lorsqu'elle avait fini le dernier tome (il y en avait au moins dix), elle recommençait par le tome I. Son français devint correct. Elle pouvait suivre ce que nous disions. Mais tout cela ne fait pas une langue maternelle.²³

Quand la francophonie atteint son paroxysme et fait coïncider la langue du colonisateur avec la langue maternelle, elle plonge dans une confusion que rien ne peut plus arrêter. L'identité de Machin est alors suspecte et susceptible d'être mise en doute, sa langue légitime, même dans ses formes phonétiques, lexicales et morphologiques les plus évidentes, est étrangère par rapport à ses valeurs culturelles et expressives. Ce passage est particulièrement révélateur :

Il rajusta les manchettes de sa chemise et me regarda en faisant la moue.

- De toute façon, qu'est-ce que vous vous fatiguez à transformer Machin en Fassi ? Ça ne marchera jamais ! Il y a une question d'accent.

- Par exemple ?

- D'abord, il faut savoir prononcer le *qa*.

- *Ka*.

- Non ! *Qa* !

- *Ga* !

- *Qa* !

- *Gka* ! *Khâ* !

- Et merde, j'en ai marre de m'arracher le gosier !

Il ricana, prenant la compagnie à témoin.

- Qu'est-ce que je vous disais ? Ça ne marchera jamais. Ce type est un blédard vaguement parisien. Essayons autre chose. Comment appelle-t-on le bonhomme qui tient l'épicerie ?

- L'épicier ? -

- Non, idiot, en arabe !

- *Moul l'picerie* ?

- Moule toi-même ! On dit *al-baqal*. Les Fassis parlent correctement l'arabe. Bon. Voyons la politesse. Quand tu rencontreras le Cigare, que lui diras-tu ?

- Mais rien, je n'ai rien à lui dire.

- Et la politesse, bordel ? Tu te souviens de David Cohen, l'homme des blés ? Celui qui avait le monopole d'importation ? Eh bien, à chaque fois qu'il était reçu par le Patron, il lui allongeait, aussi sec : « Dieu retranche de mes jours pour allonger les vôtres. »

- C'est de la politesse, ça ? Je pourrais aussi bien subir l'ablation de l'échine dorsale.

- C'est très beau et c'est très con, ce que tu dis là.

- Bon, allez au diable ! Je ne veux pas être Fassi, ni bouseux ni berbère, ni rien d'autre. Je veux être moi-même.

- Quel idiot.

- N'ira pas loin.²⁴

Etre soi-même, dans ces conditions, est plus facile à proclamer qu'à réaliser, L'identité n'est pas une donnée stable et définitivement acquise : le fait d'être Marocain ne suffit pas toujours pour être considéré comme tel. Machin est presque un touriste, donc il est sensé n'avoir aucune attache avec le pays visité qui, paradoxalement, est le sien. Dans le passage que je viens de citer, comble de la

²³ Ibidem, pp. 90 – 91.

²⁴ Ibidem, pp. 46-47.

cocasserie, on veut apprendre à un Marocain à parler marocain, mais celui-ci n'y parvient pas²⁵. Or, s'il est déjà ardu de parler une langue, fût-ce celle de la mère, il est bien plus difficile d'écrire une œuvre dans la langue apprise à l'école ; bien sûr, on peut toujours s'en servir pour rêver ou pour injurier, mais l'écriture, elle, affleure dans l'inconscient. Il est bien vrai que la colonisation peut arriver à atteindre cette sphère si secrète, comme le confirment les deux générations d'écrivains que j'ai cité plus haut, mais d'ailleurs, selon les spécialistes, après les années 60 ou 70 cette littérature maghrébine d'expression française aurait dû mourir et être enterrée une fois pour toutes. On préparait ses funérailles dans des envolées lyriques qui n'auraient pas déplu aux surréalistes. Heureusement, l'extinction de cette littérature n'était qu'un slogan et, malgré ces oiseaux de malheur, elle est, aujourd'hui encore, bien vivante et prospère. Un écrivain maghrébin francophone n'est pas un fantôme, mais comment est-il fait ? Que lui demande-t-on ? Comment, où, et même avec qui vit-il ?

La francophonie : un tout petit monde

Le titre de ce paragraphe n'est pas sans raison un clin d'œil au roman de David Lodge *Un tout petit monde*²⁶ dans lequel la littérature est le prétexte de rencontres et de situations d'une cocasserie irrésistible. Ce livre présente une vision réaliste et crédible du milieu académique, de ces savants qui errent de congrès en congrès, tout comme le roman Fouad Laroui *La fin tragique de Philomène Tralala*²⁷ dit la vérité sur l'écrivain francophone et le monde qui l'entoure : l'éditeur, le public, le critique littéraire, la presse, les querelles, les histoires de plagiat, les émissions télévisées, les tables rondes, etc. Dans son style mordant, tantôt baroque, tantôt expressionniste, tantôt surréaliste, tantôt hyperréaliste, et avec ses accumulations de références littéraires, il présente cette romancière francophone moitié berbère moitié guinéenne, fille d'une esclave et d'un concierge de lycée alcoolique qui s'est suicidé. Lesbienne, androgyne, schizophrène, d'une beauté 'exotique' sans égale, qui déteste les injustices et qui n'a pas de poils sur la langue pour les dénoncer ; d'ailleurs, elle n'a pas de poils sur la langue tout court, au sens noble, seigneurial et 'canularique' : celui qui dit aux grands, et aux autres, des vérités malséantes et cachées. Philomène Tralala, pseudonyme de Fatima Aït Bihi, est en prison, accusée d'avoir tué le navrant Gontran de Ville, « un critique besogneux – lit-on dans la quatrième de couverture – dont le talent est à l'image de son physique désastreux », follement amoureux d'elle, à défaut de savoir plaire, il a le pouvoir de nuire et pour de bon. Sa perversion le

²⁵ Fabienne Melliani, dans un autre contexte, explique ainsi ce phénomène : « Les différences phonétiques peuvent être un obstacle à la mise en parole, d'autant que les commentaires métalinguistiques émanant des locuteurs des pays d'origine révèlent cette pression normative, ainsi que des attitudes collectives vis-à-vis de la langue des origines. Dans certains cas, le locuteur se représente une distance telle à l'autre langue qu'il pense que cela fait écran à l'intercompréhension. Dans les interactions, la présence de ce modèle normatif peut réduire l'aisance communicationnelle », *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 69.

²⁶ *Small World*, trad. fr. *Un tout petit monde*, Paris, Rivages, 1991.

²⁷ Paris, Juillard, 2003.

conduit au suicide, élaboré de façon à que tout le monde croit qu'il a été tué par Philomène. Conduite au violon, inculpée injustement de meurtre, elle ne réclame que du papier, un stylo, des livres, puis commence à raconter son univers et ses péripéties. Tout d'abord Gontran :

Critique d'importance... Dirige une revue papier glacé... Dit ce qu'il faut penser... «Plume acerbe», «encrier de fiel», «le trait assassin»... On le craint, on le hait un peu, de temps en temps... Surnommé le Vil, ou l'Avili, par ses victimes... Il n'avait jamais parlé de moi dans sa rubrique, mais il faut dire que j'accumule les inconvénients, car négresse et marocaine et ruineuse de ruts mâles à peine entrepris. Philomène ? Bah... Une Maghréblaque... Mahomédasse... P'tite chose qui écrit... Crottes de bique... écrit pour qui, pour quoi ? Quelle urgence ? Théoricien, l'Avili, faut pas croire... «L'objet de la science littéraire n'est pas la littérature mais la littérarité, c'est-à-dire ce qui fait d'une oeuvre donnée une oeuvre littéraire»... Et allez donc ! Remets-me-le, Gontr' ! Il parle d'auteurs, jamais d'écrivains, ou très rarement. Pas confondre Philomène Tralala et Maggie Mourmarre, l'une (c'est moi) aligneuse de mots, trébucheuse, tout juste francophone, francofloue pour tout dire, et l'autre créant, bli-bli, la transcendance, bla-bla... Repoussant les frontières du dit et de l'indicible ... Au fond, foutaises.²⁸

Voici enfin, dans un beau feu d'artifice, la vérité, passionnée et sarcastique, sur une critique vide, ridicule, faite d'autocomplaisance, de jargon et de lourdeur. Tout lecteur qui a l'habitude des essais sur toute sorte de littérature trouvera ici des repères utiles – et cocasses – dans le chaos encore inextricable que le langage du savant complique à plaisir pour montrer sa grande compétence, sa culture et sa maîtrise des outils d'analyse textuelle. 'Horizon d'attente', 'littérarité', 'théories du récit', 'procédés stylistiques de l'indicible', 'dissection d'une littérature de l'urgence qui cherche les moyens de transcender le monde', 'les présupposés fondamentaux des avant-gardes', 'la tendance à l'universel tout en gardant une attirance vers la réalité singulière des pays francophones', 'les frontières métisses et le multiculturalisme' et puis les textes qui s'abyment, s'enchâssent, se greffent ou se démembrent. Bref, tout y passe, en démontrant bien que l'essentiel n'est pas affaire de littérature, mais de toute autre chose, souvent bien plus physique et prosaïque. Philomène ne supporte pas d'être une curiosité, appréciée plus pour sa beauté que pour son talent²⁹ : « je ne suis pas exotique. » Mais non, malgré ce *dhikr*, qu'elle se répète tout au long du roman comme si elle était un derviche tournant, elle *est exotique*, il faut qu'elle le soit pour 'entretenir son lectorat', comme lui rappelle Plumme, son éditeur, capable de lui organiser une magnifique campagne de promotion. Radio, télé, tirages à cent mille exemplaires, signatures, salons du livre avec d'autres vedettes tel que Mme Bhutto. Malheureusement Philomène, qui ne supporte pas d'être devisagée, lance au chef d'Etat pakistanais :

- Eh ! tu veux ma photo, loucheronne ?

²⁸ Ibidem, pp. 10 – 11.

²⁹ «Une seule chose m'irrite vraiment, cette insinuation insidieuse qui court dans tous les articles et selon laquelle j'aurais fait carrière sur canapé. » Ibidem, p. 91.

Elle tique, claque des doigts, demande la traduction. Son truchement paki avoue son ignorance, m'accuse d'accent bizarre, peu connu, berbère de Montreuil... (...) Le stand Larousse n'est pas loin, on organise un raid. Les dictionnaires volent. On compulse, on épelle, on cherche en vain. Ça alors, «loucheronne» n'est pas dans l'dico ! Mais alors, la Tralala a encore fait des siennes ! Philomène utilise, comme d'habitude, des mots qui n'existent même pas ! Elle invente ! Elle affabule ! Assis au premier rang, le crétin du FN qui cherchait tantôt à me désintégrer du regard en profite pour poser une question : a-t-elle le droit, cette Marocaine, de polluer ainsi notre bel idiome ?

- Je pose la question !

La salle est divisée, on dit oui, on dit non, on dit peut-être, on cite, on objecte, on regimbe, on interdit, un écolo me donne tous les droits, les taggeurs opinent de la casquette.

Cependant, les moustachus de l'ambassade pakistanaise n'ont pas perdu le fil. J'ai bel et bien apostrophé leur *Prime minister*. « Luuousherowne », ai-je proféré. Ils se concertent : sont-ce des insultes ? Y a-t-il incident diplo ? Notre dignité ? Notre honneur ? (...)

La presse, le lendemain : PHILOMENE INSULTE BENAIZIR BHUTTO.³⁰

Histoire cocasse, certes, mais combien de vérité derrière la boutade du type du FN, combien de critiques et d'universitaires illustres ont accusé les écrivains maghrébins de s'être emparés de la langue française pour la bouleverser, l'écarteler, la 'dynamiter', tout en oubliant que la langue, de toute façon, se nourrit toujours d'elle-même, cruelle et jubilatoire à la fois. Babel n'est-ce pas un ensemble de trajets différents et d'empreintes divergentes qui secouent le langage ? Une bonne partie de l'écriture contemporaine se joue dans ce champ incertain, fragile mais symboliquement très fort qu'il est convenu d'appeler la francophonie et si ces 'trouvailles lexicales' choquent encore c'est parce que le rapport au sensible, à l'inconscient, au langage est figé, borné, incapable de nouer le lien nécessaire avec les écritures émergentes. Laroui le dit avec humour et légèreté et je ne voudrais pas gâcher ce bonheur avec une analyse qui finirait par ressembler aux attitudes perverses de la critique myope épinglées avec tant de cocasserie tout au long du roman.

Entre temps Philomène doit faire face aux avances de Gontran qui deviennent de plus en plus pressantes et aux émissions télévisées. Toujours poussée par son éditeur, elle accepte de participer à une soirée consacrée à 'Croyance, mysticisme, fanatisme' : expérience qui se termine une fois de plus par une phrase maladroite. Elle cite le Coran, les Evangiles, le Cantique des cantiques : encore un scandale et le lendemain la presse annonce : « Philomène insulte un milliard d'individus ». A cet esclandre s'ajoute une louche histoire de plagiat : certains passages de son roman *Tango berbère* sont identiques, à la virgule près, à ceux du roman d'un auteur scandinave *Trois Clowns danois*. Tempête médiatique : *Le Cigaro*, *Pote-Hebdo*, *Vibration*, *Télédrama*, ne la lâchent plus. Philomène 'passe' chez Tromblon, encore un scandale. Le lendemain on lira dans la presse parisienne qu'elle l'a insulté. La rumeur se fait de plus en plus forte, tout le monde s'en mêle, la politique, les intellectuels³¹. Fatiguée, elle se réfugie à Tanger. C'est bien son pays, mais doit-elle

³⁰ Ibidem, pp. 25-26.

³¹ «La politique s'en mêle... Jean-Foutre Le Pénis excrète quelques calembours : «Philomène à rien»... «Tracaca»... «Mme Fatima», me nomme-t-il avec délectation, en détachant bien les syllabes... « Que n'écrit-elle au bord du Bou-Regreg, au lieu d'encombrer la Seine de ses sanies ? » Des femmes me défendent. L'Halimi, infatigable... Les enragées, les chiennes de garde... Perrine des Granges, ma jolie potesse... Coupent sec Le Pénis et ses calembours, « la fiente de l'esprit qui vole »... Les *Introuductibles* se proclament érudits *philoménologues*... Spécialistes de ma pomme et

s'en réjouir ou en désespérer ? La réponse lui sera donnée le public lors d'une rencontre plutôt animée à l'Institut Français.

- Dans *Les Tropes du dentiste*, vous parlez de « langue des rues qui traîne un parfum de misère ». Il s'agit de l'arabe, du marocain, de *notre* langue ! Y a des martyrs qui ont donné leur vie pour libérer ce pays, pour qu'on puisse parler cette « langue des rues » !

Rugissement dans la salle. Bon, il faut que j'explique. (...)

- Cette phrase figure effectivement dans mon livre. Mais il me semble évident qu'elle ne fait que refléter les sentiments de l'auteur enfant. S'il les évoque à l'âge adulte, c'est justement parce qu'il s'est rendu compte à quel point il s'était trompé. On n'est pas la même personne à douze ans ou à trente ans...

Bien entendu, je ne convaincs personne. (...)

- En quoi êtes-vous marocaine ? C'est la question que je me pose en lisant vos livres.

- Votre reproche n'est pas inédit. On a reproché à Borges, au début de sa carrière littéraire, que ce qu'il écrivait n'était « pas assez argentin ».

Mouvements divers. Borges ? !

- *Chkoune had* Borges ? (...)

Et puis arrive, bien entendu, *la* question. (...)

- Pourquoi écrivez-vous en français ?

Cela ne fait jamais que la trois cent cinquantième fois qu'on me somme de m'expliquer sur ce point. Allons-y.

- Ecoutez, pour faire court : j'écris en français parce que je n'ai pas le choix. C'est la seule langue que je maîtrise au point de pouvoir la brusquer, la maltraiter, la tordre jusqu'à lui faire dire exactement ce que je veux dire, même si c'est inouï, même s'il faut pour cela inventer des mots nouveaux. Après tout, c'est ça, la littérature. Toute cette violence... Je ne pourrais pas le faire en arabe ou en berbère ou en anglais. Votre question n'a de sens que si vous l'adressez aux auteurs qui disposent déjà d'une langue, leur langue maternelle, et qui *choisissent* de s'exprimer dans une autre langue. C'est le cas de Panait Istrati, de Conrad, de Ionesco, etc. De Beckett, aussi... Pourquoi diable aller écrire dans une autre langue ? Mais c'est une fausse question lorsqu'on la pose à des écrivains du Maghreb tels que moi, c'est-à-dire qui ne maîtrisent vraiment qu'une seule langue : le français, justement. (...)

Mais le gras-du bide de tantôt, suant de plus belle, revient à la charge :

- Eh bien ! je le répète : vous vivez à Paris et vous ne savez écrire qu'en français, en quoi êtes-vous donc marocaine ?

Je brandis mon passeport. La salle gronde, on croit que c'est une blague, une provocation. (...)

Le lendemain, la presse marocaine : FATMA AÏT BIHI, DITE PHILOMENE TRALALA, INSULTE NOS VALEURS LES PLUS SACREES ³².

Voilà remises en cause toutes les valeurs de langue, d'appartenance, d'identité, d'altérité et même le fait d'« être », au sens Shakespearien du terme. Etre écrivain, francophone, femme, belle... être tout court. Voilà dévoilé le secret du malaise de la littérature contemporaine en général et maghrébine en particulier : c'est un secret de polichinelle, cocasse comme le personnage napolitain dont il porte le nom. Un secret doué d'ubiquité, qui parle de nombreuses langues et qui habite donc dans la Tour de Babel. Pour la visiter, Fouad Laroui, plutôt que de s'en tenir à la traditionnelle

des régions circonvoisines... C'est très sérieux... Ils publient des recherches... Des profs s'en mêlent. Sujet, verbe, complément, c'est donc Hugues des Hautles-Futaies, Nathan Ksa, Sollers, c'est eux les nègres de la blackonne». Ibidem, p. 63.

³² Ibidem, pp. 81 – 91.

description guidée des pièces d'apparat, montre ici, par des portes dérobées, les nombreuses cuisines, lingerie, débarras et salles d'eau. Ce n'est pas vrai que le linge sale se lave en famille, voilà affichés et épinglés les travers et les ridicules d'une critique vicieuse, des petits marquis des médias qui ne se fondent que sur le persiflage mondain et cachottier. Voilà deux des plus graves symptômes (un troisième sévit dans le milieu universitaire : une véritable pépinière de mandarins, mais ça c'est une autre histoire) du malaise de l'univers francophone. Je dis bien malaise, non cancer ou autre maladie sans espoir de guérison, car je veux bien croire qu'il s'agit d'une défaillance passagère.

Éléments bibliographiques complémentaires

- Albert, Christiane (sous la direction de), *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, 1999.
- Allemann, Beda, « De l'ironie en tant que principe littéraire », in *Poétique*, Revue de théorie et d'analyses littéraires, Seuil, n. 36, nov. 1978, pp. 385 – 398.
- Almansi, Guido, *L'ironie de l'ironie*, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Università di Urbino, n. 84 – 85, maggio – giugno 1979, pp. 1 – 39.
- Amati Mehler, Jacqueline ; Argentieri, Simona ; Canestri, Jorge, *La Babele dell'inconscio. Lingua madre e lingue straniere nella dimensione psicoanalitica*, Milano Raffaello Cortina Editore, 1990.
- Baier, Lothar, *A la croisée des langues. Du métissage culturel d'est en ouest* (1995), trad. fr., Arles, Actes Sud, 1997.
- Bénayoun-Szmidt, Yvette, Bouraoui, Hédi ; Redouane, Najib (textes réunis et présentés par). *La traversée du français dans les signes littéraires marocains*, Actes du colloque international de l'Université York Toronto 20-23 avril 1994 – Toronto, Éditions La Source, 1996.
- Beniamino, Michel (1999) *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris : L'Harmattan.
- Berger, Peter L., *Homo ridens. La dimensione comica dell'esperienza umana*, trad. it., Bologna, Il Mulino 1999.
- Bonoli, Lorenzo, “Ecritures de la réalité”, in *Poétique*, Revue de théorie et d'analyses littéraires, Février 2004.
- Guérard, Cécile (dirigé par) *L'ironie. Le sourire de l'esprit*, Paris, Éditions Autrement, Coll. Morales, n. 25, 1998.
- Guirlinger, Lucien, *De l'ironie à l'humour, un parcours philosophique*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 1999.
- Goffman, Erving, *Les moments et leurs hommes*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Paris, Seuil/Minuit, 1988.
- Gumperz, John J., *Sociologie interactionnelle. Une approche interprétative*, Université de la Réunion, Paris, L'Harmattan, 1989.
- Jeudy, Henri-Pierre, *L'ironie de la communication*, Bruxelles, La lettre volée, 1996.
- Parizet, Sylvie (sous la direction de), *Le défi de Babel. Un mythe littéraire pour le XXI siècle*, Paris, Désjonquères, 2001.
- Rosier, Laurence ; Defays, Jean-Marc, *Approches du discours comique*, Liège, Mardaga, 1999.